

ETC



De l'intérieur du langage

France Gascon

Volume 1, Number 2, Winter 1987–1988

S'exposer à l'art

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36188ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gascon, F. (1987). De l'intérieur du langage. *ETC*, 1(2), 17–19.

De l'intérieur du langage



Liz Magor, *I have always weighed 98 lbs.*, 1983-1984. Cinq photographies tirées en planche-contact sur masonite; 122 x 91 cm. Reproduction autorisée par le Musée des beaux-arts de l'Ontario

En arts visuels il se fait en ce moment à propos du langage un travail essentiel dont on ne trouve pas, ou alors rarement, l'équivalent ailleurs. Les arts visuels semblent avoir fourni, encore une fois, l'extériorité qu'il fallait se donner

pour dévoiler de manière encore plus précise ce qui constitue le langage. Ce n'est pas la première fois que les arts visuels créent ce terrain neutre sur lequel il devient possible de déconstruire ou de pousser plus loin la déconstruction d'une pratique.

La performance, la photographie, l'architecture, la danse, le cinéma en ont, à un moment ou à un autre, bénéficié. Il restait le travail sur le langage, toujours plus ou moins demeuré l'apanage de l'institution littéraire, mais vers lequel des artistes formés en beaux-arts se sont tournés avec de plus en plus de constance, sans toutefois quitter le musée ou la galerie et en inventant des formes qui rompaient avec les formes traditionnelles du roman, de la nouvelle ou de la chronique.

Des artistes ont donc choisi, de façon sporadique ou de façon continue, de s'identifier au langage et de l'intégrer au cœur même de leur pratique pour tout à la fois revendiquer et dénoncer les pouvoirs qui lui sont rattachés. On le voit, la corde est raide. Il est très facile de faire la morale, de prendre ses distances ou de simplement en imposer à partir du texte. L'histoire de l'art même très récente regorge d'exemples d'«œuvres à texte» qui n'ont pas fait mieux. On en retrace aussi un certain nombre qui se sont complu, avec plus ou moins d'intelligence ou de verve, dans les effets paradoxaux,

parfois amusants, parfois spectaculaires, que suscitent les rapprochements souvent incongrus qu'on peut faire entre un texte et une image. Sans oublier aussi tous les effets, laborieux, de scientificité ou de rhétorique qui, en s'interposant entre le lecteur-spectateur et l'œuvre, forcent l'attention de celui-ci, mais finissent au bout du compte par l'en éloigner.

En sont donc d'autant plus admirables, et nécessaires, ces œuvres qui réussissent à nous parler simplement et à sauvegarder, malgré la complexité de l'analyse sur laquelle elles reposent, une qualité d'impact qui nous les rend non seulement crédibles, mais parfois même poignantes. Pourtant la distance est bien là : Liz Magor n'est pas la Dorothy de *I have always weighed 98 lbs*, Jenny Holzer la voix des *Truismes* et Jana Sterbak l'auteur de cette page du *Robert-Collins*. Mais cela ne nous importe pas et ne les inquiète pas non plus, bien qu'on puisse penser que, là comme ailleurs, l'ambiguïté a, vis-à-vis de l'interlocuteur, un effet déstabilisateur que l'artiste a utilisé en toute connaissance de cause. L'identification



Jenny Holzer, 1987. Film-vidéo couleur, 2 min, en français, produit par le Musée national d'Art moderne, Centre Georges-Pompidou (Paris); présenté au 16^e Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo de Montréal, octobre-novembre 1987. L'extrait illustré ici est tiré du truisme «Vous êtes coincés sur terre et vous en crèverez». Reproduction autorisée par le Festival international du nouveau cinéma de Montréal



Jana Sterbak, *Sulking Room*, 1987. Fil brodé sur feutre noir; 90 x 60 cm (approx).
Photo : Vid Ingelevics; reproduction autorisée par The Ydessa Gallery (Toronto)

à l'héritage narratif (Magor), discursif (Holzer) ou linguistique (Sterbak) va chercher des liens plus profonds et moins unidirectionnels qu'une simple appropriation ne le ferait comme, par exemple, dans le procédé de la citation.

Chez ces artistes, la distanciation est bien sûr présente mais elle est créée à partir de ce qui apparaît presque comme un aveu de la part de l'artiste, aveu fait à propos d'autrui ou à propos d'un héritage collectif plus large, mais dont elle, l'artiste, n'arrive pas, comme individu, à se sentir — et à nous faire sentir — totalement exclue. À ce titre, ce travail sur le langage mériterait donc parfaitement le qualificatif d'« engagé », et dans le sens premier du terme, car le langage s'y trouve dévoilé de l'intérieur. Là réside probablement aussi toute la force et tout le pouvoir de conviction de ce travail qui réussit à nous faire *vivre* en même temps qu'à nous faire *voir* le langage. Ni dénonciatrices, ni triomphantes, ni narcissiques, ni non plus obscures, ces œuvres à texte atteignent efficace-

ment leur cible en faisant ressentir, dans le résultat même, aussi bien l'identification que la distanciation qui les a nourries. Elles ont aussi cette qualité de viser par un minimum de moyens à toucher l'essentiel, et le plus souvent en réussissant à se ménager un caractère d'intimité malgré les moyens parfois intimidants qui ont été mis à contribution. Ce travail pourra aussi être perçu comme déconcertant pour qui ne reconnaît dans les arts visuels qu'un travail sur les apparences, c'est-à-dire sur la matière, la couleur et l'espace. Car le travail de Liz Magor, de Jenny Holzer et de Jana Sterbak, et aussi de plusieurs autres, adopte les mêmes distances vis-à-vis de l'un comme de l'autre et se joue des appareils comme il se joue des discours en nous incitant à regarder l'un et l'autre sur le même plan et pour ce qu'ils sont : tout au plus deux systèmes de représentation, dans lesquels cependant nous n'avons pas fini de nous investir.